

Bulletin de l' ASSOCIATION  
départementale pour la SAUVEGARDE  
des CHAPELLES  
et CALVAIRES



N°49 - juin 2016



**Saint Georges**  
Château de Vaux à Chaumont d'Anjou

## Le mot du Président

Chers amis,

Ce bulletin contient une série d'articles d'un haut intérêt que vous lirez avec passion voire avec émotion. Je tiens à remercier tous nos écrivains talentueux.

Le 9 janvier 2016 notre Vice-président nous quittait. L'Abbé Ruais, co-fondateur de l'ASCCA, nous était très précieux et fidèle malgré ses nombreuses activités ; nous le regrettons beaucoup.

L'Abbé Bertrand Chevalier accepte de prendre la charge de représentant diocésain pour notre Association. Nous l'en remercions vivement.

Une urgence...

Permettez-moi d'insister à nouveau sur un point très important. L'ASCCA a besoin de se faire connaître. Soyons dynamiques et inventifs pour augmenter le nombre d'adhérents.

Comme vous le savez, tout notre travail est bénévole et donc les cotisations sont reversées intégralement pour mener à bien les travaux de rénovation qui nous sont confiés.

Nous avons, plus que jamais aujourd'hui, besoin de maintenir tout ce magnifique patrimoine religieux et historique dans nos villes et nos campagnes. D'ailleurs quand vous découvrirez un calvaire, une chapelle... en état de délabrement, renseignez-vous et parlez de notre activité à ceux qui sont concernés par ce bien. On peut les aider.

Mettons-nous donc en ordre de marche et parlons de l'ASCCA à temps et à contretemps !

Prince de Béthune

### MEMBRES DU COMITÉ DE NOTRE ASSOCIATION

Présidents d'honneur		Président	Prince de BÉTHUNE HESDIGNEUL
Monseigneur DELMAS, Évêque d'Angers		Trésorier	Claude CLÉMENTSAT
Monseigneur DEFOIS, Archevêque émérite de Lille		Secrétaire	Princesse de BÉTHUNE HESDIGNEUL
S. Ém. le Cardinal POUPARD			
Conseillers	Madame d'ORSETTI	Madame Catherine SART	Pierre BOUVET
	Yves CADOU	Père Bertrand CHEVALIER	Gatien FOUQUÉ
	Christian HAYE	Gérard LA COMBE	Étienne VACQUET

### RESPONSABLES DES RÉGIONS

Anjou (M & L)	Prince de BÉTHUNE HESDIGNEUL, Château du Pin-en-Vallée – 49250 Fontaine-Guérin chateaulpev@orange.fr	02 41 44 60 64
Baugeois	Madame d'ORSETTI, La Grenerie, 49140 Jarzé elisabeth.orsetti@wanadoo.fr	02 41 95 40 10
Saumurois	Monsieur Christian HAYE, 2 avenue Jean Mermoz, 49400 St Hilaire-St Florent chhaye@laposte.net	02 41 50 40 11
Segréen	Madame Catherine SART "Le Bois de la Source" 49440 Challain la Potherie catherine.sart@orange.fr	02 41 94 16 07

Association régie par la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901 -- SIRET 799 119 144 00019 -- APE 8499Z

### LES COTISATIONS

Elles sont fixées à 20 €, payables en début d'année, et nous sont plus que jamais indispensables.

**Membre bienfaiteur** : à partir de 35 €, un reçu vous sera envoyé, permettant une **réduction d'impôt de 66 % du montant de ce don dans la limite de 20 % du revenu imposable.**

**Paiement** par chèque bancaire à l'ordre de l'Association de Sauvegarde des Chapelles et Calvaires de l'Anjou.

**Correspondance** :

ASCCA Château du Pin-en-Vallée 49250 Fontaine-Guérin Tél. : 02 41 44 60 64 @mail : chateaulpev@orange.fr



## Antoine Ruais (1932-2016)

Prêtre

Conservateur des antiquités et objets d'art de Maine-et-Loire

*Sa voix claire et puissante emplissait les sanctuaires et accentuait toujours la gravité des célébrations eucharistiques quand il les célébrait. Oui, il était prêtre avant tout et pas une seule des nombreuses responsabilités qui ont ponctué sa vie n'a amoindri son sacerdoce, sa raison d'être.*

*Il aimait évoquer ses parents, ses deux familles qui ont compté pour l'Anjou puisque ses racines maternelles sont celles des Chatenay et des Dima, historique lignée de Doué-la-Fontaine, dont il était fier et qui fut pour lui son réconfort et à laquelle il a voué une immense affection. De sa famille paternelle qui associait habilement une lignée de médecins et des religieux –dont un fondateur de congrégation (La Pommeraye)– il gardait principalement l'image de son père, tragiquement décédé dans son exercice de médecin alors qu'Antoine, son unique enfant, n'avait que treize ans.*

*Courageusement, sa mère abandonna la grande maison de Martigné-Briand et vint s'installer à Angers pour que son fils suive ses études à saint Maurille puis à Mongazon avant d'entrer, tradition oblige, à la faculté de médecine. Il n'y resta pas et se dirigea vers le séminaire que son oncle devait diriger.*

*Sa passion pour les antiquités, ses fouilles, son assistance à de nombreuses conférences et causeries accompagnaient sa formation religieuse bien que nul diplôme universitaire ne vint sanctionner ses connaissances ; à quoi bon d'ailleurs puisque bientôt, reconnu par le diocèse pour ses compétences dans la discipline artistique, puis coopté par le ministère de la culture, il allait succéder à Henri Enguehard au poste de conservateur des antiquités et objets d'art (1975). Il devait alors parcourir toutes les sacristies du diocèse, visiter les communautés et dans une période secouée par des nettoyages parfois excessifs et violents, sauver ce qui pouvait l'être encore.*

*Tout ce qui revêtait un caractère patrimonial, artistique, historique l'intéressait mais ce qui lui tint le plus à cœur ce fut de s'occuper du trésor de la cathédrale d'Angers, de sa fastueuse collection de tapisseries et plus encore de son joyau, la tenture de l'Apocalypse à la connaissance et à la restauration de laquelle il consacra de nombreuses années. Son nom est depuis les années 1980-1995 attaché à l'histoire de cette pièce majeure de l'art occidental médiéval comme il l'est aussi à la préservation de la riche bibliothèque des archives diocésaines, sa dernière mission qui le rendait si heureux.*

*Les actuels conservateurs des antiquités et objets d'art veillent toujours sur les collections qu'il leur a confiées et qu'ils ont depuis augmentées tout en respectant leur principe fondamental : un objet religieux, toujours affecté au culte, ne peut être considéré comme un objet de musée car il conserve toujours sa fonction initiale et peut toujours être utilisé pour le service divin. Fort de ces principes, il a su discerner les profonds changements qui allaient affecter notre temps en s'appuyant sur les collectivités et l'Etat dans la voie de la conservation des biens culturels de l'Eglise qui, seule, ne peut pas veiller scientifiquement, légalement, sur l'ensemble des objets qui sont mis à sa disposition.*

*C'est ce même attachement au patrimoine bâti qui lui a toujours fait regarder avec intérêt les chapelles qui parsèment nos campagnes et qu'il avait accepté d'apporter l'essentielle note religieuse, la beauté du message chrétien jusque dans ses expressions de la piété populaire. Notre association s'est enrichie par sa présence, sa culture, ses connaissances artistiques, qu'en retour, il soit dans notre mémoire collective et dans nos prières.*

Guy Massin-Le Goff

## Le calvaire de Beauvau

Cette Croix de Mission érigée il y a 60 ans dans la petite commune de Beauvau sur la route de Jarzé, à la vue de tous, est aujourd'hui restaurée et fut bénite le samedi 28 mars 2015.

Une croix neuve en bois supporte maintenant le Christ qui, rongé par la rouille, a été décapé puis traité au lazare. Le socle dont les pierres étaient disjointes est refait à neuf.

C'est le beau résultat de la collaboration de nombreux acteurs réunis en ce jour de bénédiction par le Curé de Saint-Paul-en-Baugeois, François Gourdon.

Dans son allocution, le Curé nous a dit :

*« De tels travaux font honneur à notre humanité. Ils participent à une œuvre de mémoire en même temps qu'à une œuvre d'embellissement de la Commune de Beauvau. »*

*Une croix de Mission, comme nos églises, porte les traces de notre histoire commune : elle exprime aussi la volonté qu'ont les hommes, à travers les siècles, de vouloir témoigner de leur recherche incessante de sens à leur vie et de la dimension religieuse présente dans le cœur de toute personne humaine. S'il est vrai que toute démarche de foi est une démarche personnelle, son expression apparaît nécessairement dans l'espace public, spécialement dans les rassemblements de croyants et les actions communes qu'ils mènent pour participer – avec d'autres – à la construction d'une société plus juste et plus humaine ».*

C'est devant une grande assistance que s'est déroulée la bénédiction organisée sous l'impulsion du Maire de Beauvau, Marc Bérardi, soucieux du patrimoine de sa Commune. L'église romane de Beauvau est elle-même en cours de restauration, ce qui marque la vitalité de ce petit village.

Le Calvaire appartient à la famille Beauvau originaire de ce lieu et est érigé sur son terrain. La propriétaire actuelle, la Princesse Minnie de Beauvau, s'est excusée de ne pas être avec nous pour cette cérémonie.

La cérémonie s'est terminée par une réception donnée à la Mairie, en présence des personnalités locales, Monsieur Yves Cadou Président honoraire de l'ASCCA était parmi nous.

De nombreux habitants qui avaient participé à l'inauguration de ce calvaire en 1946 étaient là, heureux de se revoir sur les photos que le Maire avait sorties des archives communales et exposées sur le buffet. Qui, se retrouvait dans la procession tenant une bannière, un autre, enfant de chœur entourant le clergé, d'autres encore menant un char etc. bref ce fut une belle soirée animée et joyeuse qui a rassemblé jeunes moins jeunes retrouvant leurs souvenirs d'antan et marquant dans la convivialité les moments d'hier dont ils peuvent être fiers.

Cette restauration a été réalisée avec le concours d'artisans locaux et de l'agent communal chargé de l'entretien et des espaces verts qui se sont investis non sans émotion dans ce travail qui évoquait une belle page de l'histoire de Beauvau que cette bénédiction a fait revivre.

Merci à tous, à l'ASCCA et à ses donateurs qui ont assuré une part importante du financement des travaux.

*Elisabeth d'Orsetti, responsable du Baugeois, 16 décembre 2015  
à droite sur la photographie d'Étienne Vacquet*



## La protection divine

Madame Huguette Levêque, née Gaultier de Brullon, hérita du château de Vaux à Chaumont d'Anjou bien que troisième d'une fratrie de cinq enfants. Le château actuel est construit sur les ruines d'un château médiéval qui possédait hors ses murs une chapelle construite en 1300 possédant fresques, crypte et reliques (Les reliques d'origine sont perdues, celles contenues dans deux tableaux ont été données à Monsieur Levêque par un de ses amis mourant).



Cette chapelle, recueillie en très mauvais état, fut restaurée entre 1985 et 2003 par ses propriétaires en remerciement au Seigneur de sa divine protection durant la déportation. L'architecture de l'édifice ne sera pas traitée ici mais ses seuls vitraux, œuvres des maîtres verriers Alain et Edwige Makaraviez\*, qui méritent des explications et en particulier l'un d'entre eux.

À la gauche du chœur, Saint Georges, vocable de la chapelle, est présenté en une de couverture de ce bulletin. Le dragon a un œil relevant du chef-d'œuvre. Obtenir deux couleurs très éloignées par ajout d'un pigment sur du verre en fusion est un exploit.

À la porte, un vitrail orné de cercles aux oiseaux stylisés présente un tronc armorié et rappelle l'usage pour le passant d'y verser une obole.



Saint Hugues



« Tu es mon fils bien aimé  
Tu as toute ma faveur »



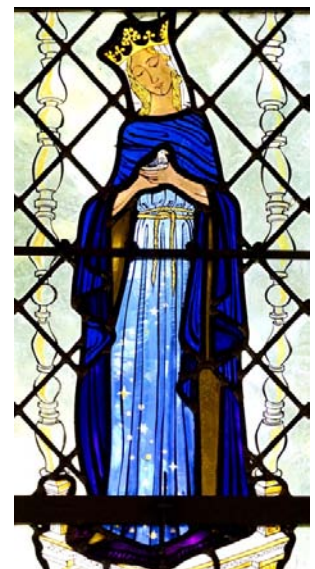
Le baptême du Christ

Dans un petit oratoire à gauche de l'autel, plus facile à tempérer l'hiver et où par une meurtrière on pouvait voir l'autel, le vitrail de Saint Hugues, saint patron de Madame Levêque.

Sur le chevet plat de la chapelle deux vitraux :

- à droite le baptême du Christ par Saint Jean Baptiste, patron de Monsieur Jean Levêque.
- à gauche un phylactère « Tu es mon fils bien aimé – Tu as toute ma faveur » porté par deux anges. Ces paroles, destinées à chacun, nous assurent de la protection divine. O ! Combien de fois ressentie par Monsieur Levêque au cours de sa longue vie marquée, comme nous allons le voir, d'épisodes douloureux surtout lorsqu'il portait à partir de 1944 un fragment d'hostie consacrée.

À droite du chœur, drapée dans une robe lumineuse parsemée d'étoiles, la Vierge magnifique porte une colombe de la paix.



\* Adresse : Le Marquereau, 58200 Alligny – Cosne Tél. 03 86 26 27 20 (en 2015)

Le vitrail situé à gauche de l'entrée dans la chapelle évoque la vie de Monsieur Levêque résumée par les symboles qui y sont placés.



Au sommet de la composition artistique un oiseau, pas le coq chantant la Lumière mais un corbeau. C'est la seconde guerre mondiale et ses heures noires ; une opposition à la colombe de la paix portée par la Vierge.



Monsieur Levêque fut déporté à vingt ans dans les camps nazis. À Buchenwald, il reçut un pantalon et une veste de toile rayée avec son numéro et un triangle rouge portant la lettre « F » comme tous Français. Ainsi vêtu il lui fallut supporter cette seule tenue par tous les temps ; qu'il fasse - 20°C ou que mouillée et incapable de sécher elle lui colla à la peau durant des jours, des nuits et d'interminables appels. Le numéro « 38565 » devint son identité. L'artiste a symbolisé cet ensemble dans la noue de la toiture d'une chapelle.



Au dessus, un ostensorio où l'hostie comporte un éclat qui fut la protection du déporté. Dans l'horreur des camps de concentration, malgré l'égoïsme obligatoire pour y survivre, l'amitié et la compassion résistaient. D'un ami, Monsieur Levêque reçut discrètement un fragment d'hostie ; aussitôt il le protégea dans le coin déchiré d'une enveloppe et plaça le tout dans l'ourlet de sa veste. Malgré les intempéries, la boue et la poussière des chantiers, cette miette fut retrouvée immaculée longtemps après.

De la protection divine Monsieur Levêque en donne des exemples de sa vie de déporté.

✚ Régulièrement des numéros entraient au laboratoire où des « médecins » se livraient à des expériences et les prisonniers n'en ressortaient que morts. « 38565 » et quelques autres y furent conduits par un SS. Arrivés à ce funeste endroit le SS de garde fut surpris, puis les congédia car ils ne devaient venir que le lendemain. Ce demain ne rappela pas « 38565 »...

✚ Fin avril il fut encore appelé et envoyé en usine ; lui permettant de ne plus souffrir du froid, de la neige, de la pluie, des coups et des morsures des chiens. En août, les bombardements alliés détruisirent totalement les usines ; leurs ouvriers, sans travail, furent déplacés. Ainsi en septembre, « 38565 » arriva à Langenstein, sous-camp de Buchenwald, où une usine souterraine était en percement à cadences infernales tant l'urgence était grande pour le Troisième Reich conduisant à la mort en quelques semaines. Ils attendirent des heures devant l'entrée puis par suite d'une erreur de destination, rebroussèrent chemin... Ils étaient sauvés une fois de plus.

✚ Les SS dirigèrent son groupe vers le camp voisin d'Halberstadt desservant une grande usine d'ailes d'avions ; un lieu salvateur.

✚ L'usine ayant été bombardée et détruite début janvier 1945, « 38565 » retrouva pelle et pioche pour combler des trous de bombe dans l'immense gare de triage soumise plusieurs fois par semaine aux raids alliés.

✚ Une épidémie de dysenterie décima le tiers du camp, il fut sauvé par un camarade qui l'obligea à prendre de grandes quantités de charbon de bois pour nourriture.

✚ Mars 1945 : bruits de canons américains, les déportés évacuèrent ce camp à marche forcée ; qui ne pouvait suivre était abattu. A la faveur d'une marche de nuit, avec trois camarades il s'échappa par surprise malgré des tirs heureusement ratés. Cachés dans une sapinière ils enterrèrent leurs vêtements et dissimulèrent au mieux leur tête rasée de déportés puis vêtus de couvertures marchèrent vers l'Ouest, vers les Américains.

✚ En traversant une route à la sortie d'un bois, une unité motorisée de l'armée allemande les reprit et les déposa à la prison d'une petite ville dont les cellules étaient bondées de prisonniers de guerre. Ces derniers devaient rejoindre un camp militaire. Les quatre hommes réussirent à se faufiler parmi eux et se retrouvèrent ainsi gardés par la troupe allemande.

Des officiers allemands vérifiaient les états de prisonnier de guerre par un interrogatoire. Le tour des quatre amis vint. L'un deux, un Alsacien parlant un allemand parfait, raconta une histoire mêlant le vrai au faux : des prétendus prisonniers du 'commando hirondelle' errants depuis un bombardement... L'officier, déjà âgé, s'est fait raconter l'histoire par deux fois, a regardé successivement chacun les yeux dans les yeux et dit : 'Entrez'. Cet homme savait qui étaient ces prétendus prisonniers de guerre et les avait sauvés par pure humanité. Son regard avait voulu le leur faire comprendre.

La chapelle du vitrail est celle du château de Vaux stylisée ; représentation fidèle : sur sa façade, à droite, on reconnaît la porte avec à sa gauche la fenêtre aux offrandes puis, au milieu, la façade nord avec en haut sa fenêtre et enfin le chevet plat aux deux vitraux. La symbolique plus complexe mérite un commentaire. La chapelle est posée sur une table ceinturée de palmes dorées car l'espace de sa construction est sacré et tourné vers Dieu. Le lopin lui est donné et ne peut contenir qu'église ou chapelle.



Les pierres de consécration visibles à l'intérieur de l'édifice en haut des murs non encore surélevés et la construction hors les murs du premier château en témoignent. Ces pierres font passer l'édifice du profane au sacré.

Si la chapelle reste le passage vers Dieu présent dans l'hostie elle repose sur les quatre piliers de la foi : vérité, amour, unité et sainteté. Entre les palmes dorées et les quatre pieds d'or isolant le lieu sacré, le noir est mélangé au doré pour le terrestre.

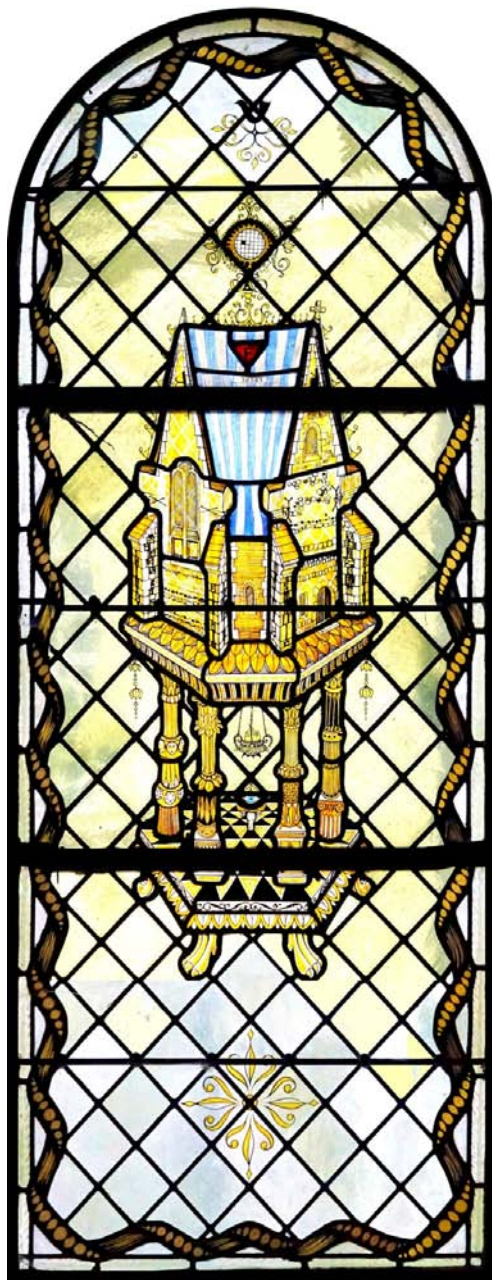


Comme appuyée sur un triangle de terre la tête d'un taureau dont voici la raison et l'histoire.

La restauration de la chapelle étant décidée, pour coordonner les travaux un rendez-vous de chantier fut organisé au matin du 18 avril 1985.

Or le 17, Monsieur et Madame Levêque qui habitaient Paris furent invités à dîner.

L'invitation fut acceptée ; après le repas Monsieur Levêque prenant sa voiture pouvait aisément assurer la rencontre avec les artisans. Peu avant Cérans-Fouletourte sur la nationale 23, en pleine nuit et son éclairage en feux de croisement, la voiture se trouva soudainement derrière un troupeau de quinze bœufs... L'accident était inévitable : deux animaux furent tués, le conducteur perdit connaissance dans la violence du choc.



Art, Histoire et Foi dans ce vitrail si personnel

Puis dans un état semi-comateux il entendit des voix qui discutaient entre elles et s'interrogeaient pour savoir comment on allait découper la voiture pour sortir le corps... Blessures bénignes et un traumatisme crânien qui nécessita trois semaines de soins à l'hôpital du Mans.

Au bout de huit jours la mémoire revenait et le malade voulait lire un texte lu le 17 avril dans sa prière du matin, texte oublié mais annoté dans sa bible. Il se rappelait avoir été très déçu d'avoir reçu ce texte, se disant « Seigneur, Vous n'y êtes pas du tout car il ne s'applique pas à moi ».

L'infirmière lui donna sa bible et sa paire de lunettes. Le texte, de l'Ecclésiastique chapitre 51 versets 7 à 11 est assez long et dit en substance : « Seigneur je me suis trouvé dans la panade, je me suis tourné vers les hommes, personne ne m'a écouté et regardé, je me suis tourné vers Toi, je T'ai demandé de me délivrer de la mort, Tu m'as exaucé et sans cesse je Te louerai ». Ce n'est pas mal pour qui veut rebâtir une chapelle, a subi jadis les tourments de la déportation et vient d'avoir un grave accident...

Hélas redécouvrant la lecture il constata que son œil gauche n'y voyait plus. Les spécialistes les plus compétents furent consultés mais leur diagnostic était clair : « Vous avez une lésion accidentelle due au traumatisme. Si avec un traitement suivi d'une consultation hebdomadaire pendant un mois il n'y a pas de résultat, votre œil sera perdu ».

Après un mois rien n'avait changé...

Fin juillet Monsieur Levêque participa à une Retraite organisée par la Communauté de l'Emmanuel à Paray-le-Monial. Après le dîner du troisième jour, durant la dernière prière du soir, une personne qui lui était totalement étrangère a reçu une Parole de Sciences ou de Connaissance. Elle a dit : « En cette assemblée, une personne âgée ayant des séquelles d'un traumatisme crânien à la suite d'un accident commence à en guérir, sa guérison va se développer dans la prière de louange ». Ces paroles de la Providence semblaient destinées à un être unique par leur précision...

Après avoir prié et vénéré Dieu avec son voisin de chambre, Monsieur Levêque ne put dormir et, au matin, il remit ses lunettes pour essayer de lire. A midi il avait beaucoup récupéré, le soir la vue était normale... et cela depuis trente ans.

En témoignage de cet épisode aussi mystérieux qu'extraordinaire le vitrail comporte un œil d'un bleu limpide au-dessus de la tête de bovidé rappelant la grâce de Dieu... au cœur du Charolais !

Propos de :  
Photos de :

Jean Levêque  
Claude Clémensat

Vitraux de :  
Rapportés par :

A. et E. Makaraviez  
Yves Cadou



Intérieur de la chapelle du château de Vaux  
Sainte Anne et la Vierge, sculptures de Ghislaine Chaveton  
et les deux reliquaires



## À propos de reliques...

Dans l'article précédent, des reliques puis Paray-le-Monial furent évoqués : en voici une brève suite. YC

Les reliques cherchent à honorer ; c'est, dit l'Église, un culte de dulia rendu à un Bienheureux, un Ange ou un Saint mais non une adoration car cette dernière est réservée exclusivement à Dieu. Cette pratique populaire s'applique à des restes de la personne honorée, voire à un objet qu'elle a porté ou simplement touché (Cf. les images jointes). Vénérées, les reliques permettent une approche des intermédiaires entre l'humanité, le Christ et Dieu. On peut supposer que leur culte remonte aux premiers martyrs... et pourquoi pas bien avant avec le fétichisme et ses amulettes.

Une statue ou une châsse contenant quelques précieuses reliques appellent la dévotion des foules. Alors au Moyen-âge, les reliques vraies ou fausses font l'objet d'un véritable trafic pour attirer pèlerins et argent ; à la Renaissance elles sont innombrables. Des escrocs osèrent exposer en reliques : « des morceaux de la crèche de Jésus, de son berceau, etc. » !

Jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle dans toutes les régions des processions de fidèles sont dédiées aux saints avec l'espoir d'obtenir de bonnes récoltes, la fin de calamités ou la guérison de maladies par leurs intercessions.

Aujourd'hui, le souvenir des saints bienfaiteurs reste encore très vivace dans la mémoire populaire. Nos parents ne nous ont-ils pas placés par notre prénom : Marie, Jean... ou par une médaille sous une protection particulière ? La dédicace d'une chapelle, la représentation d'un saint sur un vitrail ne sont-elles pas de cet esprit ?



Un morceau d'étoffe pour S<sup>te</sup> Thérèse, de la toile cirée pour le curé d'Ars ou un peu de soie pour S<sup>te</sup> Marguerite-Marie à Paray-le-Monial sont des reliques de contact récentes.



Aux Rogations un petit bouquet, quelques rameaux, voire un léger entretien et montrons à nos croix de chemin combien nous y sommes attachés du fond du cœur.

Pierre et Danielle Vosgien-Rouleau

# La Chapelle de la Marsaulaye

à SAINT-MATHURIN-SUR-LOIRE



La Marsaulaye... d'où vient ce nom ? Serait-ce du saule marsault ou de la mare au saule ? Les avis divergent, certes, mais tout le monde s'accorde pour trouver quelque peu étonnant le choix de ce site au milieu des zones humides entre Loire et Authion, pour y construire manoir et chapelle, même si l'on peut distinguer une légère surélévation du sol à cet endroit, car, au XIII<sup>e</sup> siècle, les turcies ou levées de terre n'étaient guère efficaces contre les inondations.

Se souvient-on d'ailleurs que la chapelle fut submergée sous plus de deux mètres d'eau lors des inondations de 1856 ? La trace figure encore sur la façade, comme elle est gravée à la Croix Diot et rue du Voisinay.

Mais revenons quelques siècles en arrière.

Le défrichement de la vallée, son déboisement, la construction ou la restauration des levées avaient attiré, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, une population nouvelle et entraîné la construction de villages et manoirs qui restaient desservis, au spirituel, par les paroisses de la rive gauche, souvent difficilement accessibles.

Le roi Philippe VI, par lettres données en l'Abbaye du Louroux en septembre 1335, autorisa le chapitre de Saint-Maurice d'Angers à fonder une paroisse nouvelle sur la rive droite et fit don, aux fins d'y établir église, cimetière et cure, d'un terrain de quatre arpents que son fils aîné, Jean, assigna par lettres du 8 juin 1336 au lieu-dit la Marsaulaye.

Cependant, c'est à Saint-Mathurin que fut constituée une paroisse en 1406.

Tout porte à croire que la construction de la chapelle, commencée dès le XIV<sup>e</sup> siècle, resta longtemps inachevée. Et c'est en 1520 que Renée ESNAULT et son mari Robert THEVIN, seigneur de la Chotardière à Andard, décidèrent de l'achever, suivis par Jean OGIER sieur de la Claverie, son second mari, en février 1526 pour la voûte lambrissée. L'Évêque de Roanne, suffragant d'Angers, vint la consacrer et la dédia à Marie et Saint-Martin, cette même année.

Le clocher fut parachevé en 1604 avec l'installation d'une croix provenant, semble-t-il de Saint-Mathurin.

Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, la chapelle a son vicaire faisant toutes fonctions curiales mais sans former une paroisse distincte de Saint-Mathurin.

En 1688, la Marsaulaye compte 188 feux ; 700 habitants en 1793 avec brigade de gabelle. En 1790, elle devint momentanément une commune avec Jean ROGERON pour maire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la population diminuant, la chapelle devint annexe de l'église paroissiale située dans l'angle sud-ouest de la place actuelle de Saint-Mathurin.

1856 constitue une date importante. Elle marque la démolition de l'ancienne église qui vient d'être évoquée et qui sera remplacée par l'église actuelle. Elle correspond aussi à des inondations importantes suite aux brèches ouvertes dans la levée. On peut penser que c'est cette catastrophe qui a entraîné l'affaissement de la chapelle. Il

en va sans doute de même pour le calvaire situé au 47 rue de la Croix, datant vraisemblablement du XVIII<sup>e</sup> siècle et ayant donné son nom à la rue.

La chapelle a été inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1972. Est-ce cela qui a entraîné son cambriolage en 1976 ? On pourrait le penser. Toujours est-il qu'un crucifix du XVI<sup>e</sup> et une statue de St-Laurent ont été volés à cette époque.

Célestin Port la décrit ainsi : "La porte surbaissée sous deux menues archivoltes concentriques est surmontée d'une dalle carrée que décorent deux têtes mutilées; au-dessus, une fenêtre ogivale aveugle et le pignon à double bretèche avec son ancienne cloche rapportée de Saint-Mathurin".

À l'intérieur de la chapelle, on peut remarquer :

- ✚ la plaque de cuivre gravée rappelant la consécration de la chapelle en 1526.
- ✚ l'autel en marbre de 1761 recouvert d'un plateau de bois et le tabernacle en bois sculpté.
- ✚ une statue de Saint Roch
- ✚ la voûte en bois dont les sablières et tirants sont encore en partie colorés en rouge.

Elle contenait également un magnifique "Christ en Croix" que l'on peut admirer maintenant dans l'église.

En 1972, cette chapelle a encore abrité la Communion solennelle et la Profession de foi de quelques enfants.

Hélas, ce joyau appelle la pitié. Même si quelques travaux, sur la toiture et la façade, ont été effectués il y a quelques décennies, elle appelle d'urgence des travaux de restauration pour la mettre hors d'eau et lui redonner son lustre d'antan.

*Alan Spake*  
*photographies de Claude Clémensat*

Alors que nous rédigeons ces lignes, les travaux de première urgence ont été entrepris par la Municipalité.



## L'origine des villages et des paroisses de la Vallée

L'article sur la chapelle de la Marsaulaye, la publication des actes du colloque de l'Académie d'Angers sur les lieux de culte en Anjou et en ces temps de regroupements paroissiaux et communaux, il a paru intéressant d'élargir le propos à l'origine des paroisses de la Vallée.

L'existence tardive des paroisses de la rive droite de la Loire est due à la géographie du lieu. Le défrichement et la colonisation de cette vaste zone inondable n'ont été possibles qu'à partir de la construction des premières turcies au X<sup>e</sup> siècle heureusement complétées par la levée à partir du règne d'HENRI II Plantagenêt (1154-1189).

Le village de SAINT-MARTIN-DE-LA-PLACE existe avant l'an mil puisqu'un prêtre y réside et que ROBERT, abbé de Saint-Florent, seigneur du lieu, y installe un serf, DODON, auquel il confie un domaine<sup>(1)</sup>. Saint-Martin-de-la-Place est la première paroisse érigée dans la vallée au milieu du XI<sup>e</sup> siècle.

Le même seigneur commence à mettre en prairie la forêt et fait bâtir une chapelle dédiée à saint Lambert de Maestricht, avant 1004, les origines de l'église, du prieuré et de la paroisse de SAINT-LAMBERT-DES-LEVÉES vers 1130.

Saint-Mainboeuf de VILLEBERNIER connaît la même évolution avant 1154.

Mais HENRI II Plantagenêt, comte d'Anjou, roi d'Angleterre (1154-1189) sort les « Vallerots » de leur isolement en ordonnant la construction d'une levée par une charte datable de 1166. Les habitants sont tenus de fixer leur maison sur la digue elle-même. « Le Comte essaie d'attirer et de maintenir une véritable armée d'hommes prêts à défendre la digue, leurs demeures et leurs biens<sup>(1)</sup> ». La nouvelle levée, édifiée sur 44 km jusqu'au pont de Sorges en 1743, est la continuité d'une digue antérieure qui s'étendait du virage de Planchoury, en aval de Langeais, à la sortie de Saint-Martin-de-la-Place.

SAINT-CLÉMENT demeure inhabité jusqu'au XII<sup>e</sup> s. Le lieu dépend de TRÈVES et des religieux de CUNAUT qui commencent à le défricher vers 1290-1300. Une chapelle est construite pour l'usage des habitants mais restera dépendante de TRÈVES.

LES ROSIERS, ou plutôt les Ronciers, couverts par la forêt de Beaufort, sont défrichés à partir du milieu du XII<sup>e</sup> s. Dès le XIII<sup>e</sup> s. la construction de la levée y amène une population nouvelle et nombreuse. En avril 1268 le chevalier Jean Giffard et son fils Pierre donnent un terrain pour agrandir une petite chapelle dite du Patoil ou du Rosier qui devient l'église et le centre du bourg actuel. La paroisse est attestée avant 1378.

LA MÉNITRÉ, célèbre pour son manoir du roi RENÉ, est de création récente. La paroisse a été fondée en l'an XI (1803) par amputation des Rosiers, de Saint-Mathurin et de Beaufort. La commune ne date que de 1824.

Célestin PORT<sup>(2)</sup> note que SAINT-MATHURIN-SUR-LOIRE restait jusqu'au XV<sup>e</sup> s. habité de « *moults povres gens* » en peine de vivre. Le seigneur du Verger, près de Seiches, fonda sur la levée, dans les derniers jours du XIV<sup>e</sup> s. « *une pauvre chapelle ou aumosnerie* » desservie par un chapelain rejoint bientôt par un second pour « *l'accroissement du divin service et pour réconciliation (confession NDLR) de tout le peuple et norrissement des pauvres* ». Ledit chapelain est tenu de chanter messe et d'« *introduire en la foy les enfants, leur apprendre le A.B.C.D., le pater noster, Ave Maria, Credo, Bénédicité, Confiteor(...)* ». Le bienfaiteur ordonne qu'au temps de disette on prête aux pauvres gens « *selon la charge d'enfants, aux plus souffreteux* » sans salaire ni intérêt une partie du seigle et des fèves de ses greniers sous la promesse de les restituer à la récolte prochaine ou « *jusqu'à ce que Dieu leur donne de quoy ou à eux ou à leurs héritiers* » avec défense de réclamer la dette. « Je ne me souviens pas –termine Célestin Port– avoir rencontré nulle part à pareille date aucune fondation de sentiment aussi charitablement inspiré ».

Cependant, si le roi Philippe VI de Valois avait autorisé dès 1335 le chapitre de la cathédrale à fonder une paroisse à la Marsaulaye c'est à Saint-Mathurin qu'une église est construite et qu'une paroisse est fondée en 1406.

1 \_ DENECHÉAU ; Joseph-Henri ; « saumur-jadis.pagesperso-orange.fr »

2 \_ Port ; Célestin ; Dictionnaire de Maine-et-Loire



Le nom 'LA BOHALLE' de la commune actuelle vient du seigneur Jean BOHALLE « *gouverneur et ayant administracion pour le fait et emparement des levées de la Loire* ». Il fonde, avec sa femme Catherine, le 21 septembre 1481, une chapelle dotée d'une messe par semaine et qu'il appelle Notre-Dame de la Garde (garde ou protection des eaux de Loire ?) avec un petit hôpital de deux lits à proximité pour héberger une nuit les pauvres passant dans ce pays abandonné.

La paroisse n'est érigée qu'en 1612, dotée d'un desservant et d'un vicaire mais dépendant du curé de BLAISON jusqu'à la Révolution.

Le territoire de LA DAGUENIERE est resté couvert par la forêt de Bellepoule et les bois du comté de Beaufort jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Par actes des 18 avril et 7 octobre 1518 Nicolas Houssemaine, docteur régent en la faculté de Médecine d'Angers et Dame Lelièvre, répondant au charmant prénom de Raoulette, fondent, sur la levée, une chapelle dédiée à saint Blaise et saint Nicolas. Succursale de Saint-Jean-des-Mauvrets la paroisse et son église ne sont constituées qu'à la Révolution.

### Conclusion

Au terme de ce voyage dans le temps force est de constater qu'à l'origine de nos paroisses, donc de nos communes, se trouve pratiquement toujours l'érection d'une chapelle et que ces constructions sont l'initiative de seigneurs laïques ou ecclésiastiques (abbayes et évêques) animés par des sentiments de charité ou, pour faire moderne, de solidarité. La foi vécue en action ! Bel encouragement à poursuivre l'œuvre de nos lointains prédécesseurs ! Belle leçon pour celles et ceux qui douteraient encore des racines chrétiennes de notre Anjou, de notre pays et de notre Europe...

*Christian HAYE*

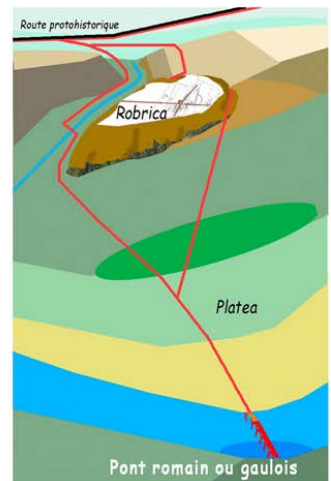
### À propos de Saint-Martin-de-la-Place

Il y eut deux villages. Celui que nous connaissons mais la paroisse citée par Christian Hays est d'un autre village qui par l'action non maîtrisée de l'homme sur la Loire conduisit à son érosion et à sa disparition. Les levées interdirent au fleuve de s'épandre durant les crues dans son lit majeur et les eaux passèrent sur le village, le rendant invivable... Cela depuis un peu plus de trois siècles !



**Au premier plan à gauche ruines de ecclesia Sancti Martini de Platea**  
 (portion d'un dessin de 1670 conservé aux AD de M&L. C24)  
 église attestée en 986-1011 (Liv. N.)  
 à l'arrière plan l'église Saint-Etienne

A droite disposition du pont, de Platea et de l'oppidum



Suite à l'endiguement ce premier village fut repris par la Loire en 1646. Les habitants se réfugièrent sur la levée près de la chapelle Saint-Etienne dont la cloche fut bénite en 1575 et les fonts baptismaux en 1627. Un pont de bois romain voire gaulois daté pour partie 32 ap J-C permettait de franchir le fleuve. Dès lors comment ne pas imaginer que Platea ne fut pas un hameau de quelques pêcheurs ou cultivateurs des bonnes terres du Val protégé par l'oppidum avant l'implantation de toute église ? Y. Cadou

## Attention : Mobilier religieux à l'encan !

Notre association remplit la noble tâche de participer à la sauvegarde de notre patrimoine religieux immobilier. Mais nous réalisons aussi des rénovations de croix, statues, tableaux délaissés, abîmés...

Aussi notre attention a-t-elle été attirée par les mises en vente de plus en plus fréquentes de notre mobilier religieux. Ces ventes à l'encan inquiètent notre conscience : où tout cela va-t-il partir ? Qui va l'utiliser et pourquoi ?

Cela a toujours existé, mais le phénomène s'accélère aujourd'hui. Dès lors, et dans la mesure du possible, il est de notre devoir de protéger ces objets de culte et d'y être attentifs lors de mises aux enchères.

Pour nous encourager et nous édifier, voici quelques exemples de sauvegarde souvent in extremis !

### À Châteaubriant, il y a 40 ans

Un de nos membres, Monsieur Massard, s'était alarmé lors de la fermeture d'une clinique privée de Châteaubriant. Il y eut une mise aux enchères de tout le mobilier et objets dont ceux de la chapelle : les saintes huiles et leur coffret, un nécessaire pour célébrer la messe, un petit calice en verre... Tout était vendu au même titre que le matériel chirurgical. Ému par cette situation, Monsieur Massard s'est porté acquéreur de ce petit patrimoine délaissé par le clergé de l'époque, sous la risée des autres acheteurs peu soucieux de leur symbolique religieuse.



**Clinique de la Providence** : autel portatif en haut à droite. En dessous le nécessaire pour la messe et les Saintes Huiles

Que Monsieur Massard en soit vivement remercié.

### À Londres, février 2016

Mise aux enchères de l'anneau de Sainte Jehanne d'Arc. Volé à Jehanne lors de son procès par l'évêque Cauchon, cet anneau est devenu la propriété des anglais depuis 1431 et mis en vente par son propriétaire actuel.

Deux jours avant les enchères, Philippe de Villiers en est averti par un de ses amis. Il contacte son fils Nicolas, directeur du Puy du Fou. L'authenticité de l'anneau étant crédible, ils décident de le racheter. De course folle en soutiens inespérés, ils réussissent le tour de force de réunir la somme de 376 833 euros et de remporter l'enchère... "Jehanne revient en France" !



Anneau de Sainte Jehanne d'Arc  
Laiton décoré de trois croix sur lequel est inscrit "Ihesus Maria"

Mais les anglais ne l'entendent pas de cette oreille et veulent récupérer l'anneau comme bien national.

Philippe de Villiers décide d'en recourir à la Reine. Il écrit à Sa gracieuse Majesté en lui demandant d'intervenir auprès des autorités et en se permettant de lui rappeler que le retour de l'anneau avait déjà été désiré par la Reine Victoria en son temps. La Reine Elisabeth y consentit et par la fermeté de son action, le débat fut clos.

### À Alençon, février 2016

Mise en vente d'un petit tableau reliquaire dormant depuis des années dans un tiroir du Pays d'Auge. Le propriétaire espérait en tirer 500 euros.

Après expertise et mise en vente, il atteignit le sommet de 450 000 euros ! Il fut préempté par l'État au bénéfice du Musée de Cluny à Paris. Il s'agit d'un chef d'œuvre de l'orfèvrerie médiévale. On peut même affirmer qu'il aurait été créé vers 1330 à Paris pour renfermer les reliques ramenées de croisade par Saint Louis, notamment des fragments de la Sainte Croix. Ce véritable objet de culte restera en France et pourra être admiré et même vénéré dans les cœurs, sous haute protection.



Reliquaire en émaux du XIV<sup>e</sup> siècle,  
composé de trois cavités, bordé de rubis et de saphirs, haut de 17cm

Ces exemples se terminent bien mais combien de souvenirs religieux sont-ils délaissés ? Soyons en alerte et inventifs pour continuer à préserver notre patrimoine religieux en utilisant tous les moyens qui sont à notre portée.

*Princesse de Béthune*

Le 25 mai, notre ami Maurice Chetanneau nous a quittés. Très impliqué dans la vie associative et fervent défenseur du patrimoine religieux, Monsieur Chetanneau fut aussi un membre actif de notre Conseil durant de longues années. Au nom de notre Association, en ces moments de douloureuse séparation, le Président a adressé à son épouse et à sa famille ses chaleureuses et chrétiennes condoléances.

## À placer dans sa bibliothèque...

L'Académie des Sciences, belles lettres et arts d'Angers a organisé un colloque, qui a mobilisé plus de cinquante de ses membres, sur le thème : « *Les lieux de culte en Anjou, histoire, art et gestion contemporaine* ».

Sous ce titre, ce sont essentiellement les églises paroissiales, et non les chapelles et les abbayes, qui ont été étudiées. En effet, ces lieux de culte, pour la plupart propriété des communes et éléments structurant des villages, relèvent de problématiques qui leur sont propres. Pour la première fois, une vision globale a été donnée pour notre province. Ainsi, la constitution et l'évolution des paroisses ont été présentées d'un point de vue historique et sociologique depuis l'époque médiévale jusqu'à ses évolutions aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, sans oublier la période en rupture de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les bâtiments ne sont pas dissociables du contexte économique et social, permettent d'expliquer un certain nombre de phénomènes.

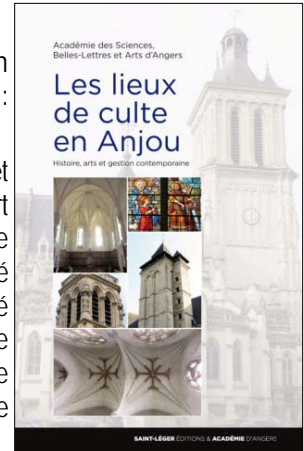
Parallèlement, un regard a été porté sur l'architecture pour en comprendre la richesse et l'originalité. Ainsi, c'est un monde roman sans fard qui est révélé, qui s'épanouit à l'époque gothique jusqu'en 1240, avant de s'étioler et quasi disparaître au XVIII<sup>e</sup> siècle : on ne connaît plus alors que des aménagements liturgiques intérieurs dont nous sommes pour partie encore les héritiers. Les dramatiques événements révolutionnaires laissent les églises sans entretien ou avec des réparations de fortune, et ne permettent pas d'accueillir le grand renouveau chrétien qui prend corps. Par ailleurs, l'augmentation de la population, la croissance des moyens financiers et surtout la formation de dignes architectes, permettent de concevoir des édifices savants. Le siècle qui va de la fin de l'Empire à 1906 voit s'épanouir des réflexions d'une grande variété. Le style classique, abandonné au milieu du siècle, laisse la place à plusieurs expressions reposant sur les témoignages médiévaux, mettant face à face plusieurs courants artistiques qui reflètent l'originalité de notre province. Une évolution extraordinaire est à découvrir et à savourer. Le XX<sup>e</sup> siècle, surtout dans sa seconde moitié, marque une rupture très nette avec la tradition architecturale et artistique antérieure, pour répondre à une nouvelle conception de l'Église qui se cherche dès avant le concile de Vatican II. D'autres aspects sont abordés comme le renouveau du vitrail depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et la musique (chant grégorien et orgues) au sein des églises.

L'Anjou est riche d'environ 410 églises paroissiales qui façonnent notre territoire. Comment peut-on appréhender ce patrimoine à une époque où des conceptions utilitaristes nouvelles prennent forme ? Quelle est la réalité sur la prétendue fragilité intrinsèque de nos édifices, sur leur coût d'entretien ? Sont-ils une charge insupportable ou l'occasion de maintenir des savoirs locaux ? Comment la population s'approprie-t-elle ces lieux : les forces et les faiblesses du dynamique monde associatif sont révélées, ainsi que le rôle des églises dans le développement de l'orchestre national des Pays-de-la-Loire. Enfin, comment les différentes confessions représentées en Anjou appréhendent-elles leurs lieux de culte : catholiques, protestants, juifs et musulmans peuvent en avoir des approches différentes.

Cet ouvrage d'une grande richesse, auquel plusieurs membres de l'ASCCA ont pris part, est déjà devenu un incontournable pour les personnes sensibles à notre patrimoine angevin.

Étienne Vacquet

*Les lieux de culte en Anjou, histoire, art et gestion contemporaine*, 24 €, éditions du Saint Léger-Académie d'Angers, 313 p, 32 pages d'illustrations en couleurs



## Promenade du samedi 24 septembre 2016

Une belle promenade autour de Vihiers, à la source du Layon

Nous déjeunerons à table mais... Apportez votre pique-nique !

**Afin d'éviter des frais postaux, l'invitation est jointe à ce bulletin. Ne l'oubliez pas !**